

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



arcadie

revue littéraire
et scientifique

205

dix-huitième année

Janvier 1971

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française	45 F	23 F
Etranger	55 F	28 F

Abonnement de soutien : 1 an : 55 F — Etranger : 65 F

Abonnement d'Honneur : 100 F

Le numéro : 4,50 F

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10°

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postbox 1305. Oslo. Norvège.

Riksförbundet för sexuell likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5

C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

« Copyright » Arcadie 1971 »

— Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Nouvelle - ILLIERS

Dépôt légal 1971. N° 438 — Imprimé en France

ARCADIE

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

JANVIER 1971

SOMMAIRE

Nos objectifs, par ANDRÉ BAUDRY 5

L'Homophilie en 1970, par CLAUDE SOREY 10

1971 en Hollande, par STEVEN ASVEER 15

Daniel présent, par MICHEL BEAUGENCY 19

SARAH, par ANNE-MARIE FAURET 23

L'affaire CUSTINE, par RENÉ SORAL 28

Nouvelles de France, par J.-P. MAURICE 33

Louis MASSIGNON, par SERGE TALBOT 38

Le combat d'ARCADIE 45

Poème de YVES MASSELOT 4

LIVRES :

C'est bizarre, l'écriture de C. ROCHEFORT 47

Myra Breckinridge, de Gore VIDAL 48

Une femme seule, de L. GOMEZ 49

Français, encore un effort, de P. HAHN 50

POÈME

où que j'aille attentif à d'anciennes blessures
je garde ton cri
l'encens d'une mandarine hivernale m'aspire

nage nage mon amour vers la naissance
où la neige est douce à ma nudité
ne cherche plus la source

de l'œuf ou de l'oiseau,
nos cœurs sont circoncis
si nos sexes s'inversent,
je t'aime mon amour.

si la nuit me songe
les merveilleuses mains des amants de la ville d'Ys
appellent les taureaux de Thessalie,
sous les cèdres du Liban ils cherchent
la nouvelle carte du Tendre
que je t'écrirai.

pour toi j'ai mis mon habit de feu d'elme
avec un lys blanc en cravate,
et de la maison mesurée au métronome des
[monstres de la mer
je n'emporterai pas le mobilier vert
mais toi.

YVES MASSELOT.

ARCADIE

présente à ses abonnés
et à ses lecteurs
ses meilleurs vœux pour 1971

NOS OBJECTIFS

par ANDRÉ BAUDRY.

Lorsqu'en 1954 nous avons créé *Arcadie* nous avions quelques objectifs. Nous ne savions pas si les homophiles nous permettraient de les atteindre, si les pouvoirs publics ou certaines forces moralisatrices nous interdiraient tout simplement d'exister.

Marc Daniel, récemment, dans notre numéro spécial a retracé l'histoire de ces 25 dernières années. En constatant certains progrès il a par là même reconnu que nous progressions.

Faut-il redire que cette revue, cette œuvre, ce groupe d'hommes a dès sa naissance voulu atteindre deux buts !

S'adressant aux homophiles, leur donner des moyens de se mieux connaître, de s'accepter dans la tranquillité, vivre normalement à côté des autres. S'adressant aux autres, leur donner des explications honnêtes et fondées sur l'homophilie.

Il ne peut pas être dit que durant ses dix-sept années accomplies — ces 204 livraisons d'*Arcadie* — nous n'ayons pas accompli un certain travail.

Nos objectifs ne sont pas cependant pleinement atteints.

Un nombre considérable d'homophiles ne nous connaissent pas. Nous n'avons à notre disposition aucun moyen de nous faire connaître. L'Etat nous interdit toute publicité, lui, qui, pourtant laisse faire ici et là des choses infiniment plus graves, immorales et scandaleuses. A-t-il donc peur des homophiles ? C'est pourquoi la parution d'un livre comme celui de Dominique Dallayrac, une émission comme celle de Campus sur Europe n° 1, amènent à *Arcadie* des centaines d'homophiles qui nous ignoraient, qui voient se lever un coin de leur ciel gris et qui commencent à espérer, à vivre.

d'êtres libres. *Arcadie* ne pourra jamais réussir dans sa mission tant qu'il y aura un tel pourcentage d'homophiles ayant peur de leur ombre, ne s'acceptant pas.

Certes, nous pouvons être fiers d'avoir donné paix et joie à des milliers d'homophiles éparpillés partout. Mais il reste une multitude qui nous attend malgré elle, il faut la bousculer, il faut l'intégrer à *Arcadie*.

Pour obtenir ce que chaque homophile veut et exige — et ce qu'il veut et exige n'a rien d'immoral, d'amoral, d'asocial, de dangereux, d'incivique, de révolutionnaire — il faut être une minorité puissante.

Les pouvoirs publics, les diverses autorités se moquent de nous parce qu'ils nous savent seuls, isolés, inquiets, timorés.

Et *Arcadie* ne peut pas exiger comme elle le voudrait parce qu'elle se sait encore trop petite, trop étriquée, trop peu représentative, trop peu nombreuse.

Les masses obtiennent. Les isolés meurent.

Arcadiens, mes amis, si vous trouvez que nous n'avancions pas assez vite : unissez-vous.

Aux mineurs venus me voir, il y a peu, et qui voulaient beaucoup d'*Arcadie*, j'ai dit : unissez-vous, publiez un manifeste : nous le ferons connaître, nous le distribuerons, nous vous aiderons à vous sauver, car les Arcadiens qui par la force de la loi sont des majeurs se souviennent trop de leur adolescence pour ne pas vous aider à mieux vivre.

Peut-être trop enclins à rechercher nos seuls plaisirs et nos petites aises, voici pour tout un peuple homophile un combat généreux, comme beaucoup d'entre nous en mènent un sur le plan politique, syndicaliste, religieux, artistique...

Aider les homophiles de dix-huit ans à bâtir leur vie homophile.

Que de souffrances inutiles !

Jamais encore un homme n'a écrit le vrai pèlerinage terrestre d'un homophile. Tous les romans publiés ne sont que des parcelles de vie. Les essais et livres scientifiques sont très incomplets et ne voient que certains aspects du problème. Si je le pouvais... après avoir tant entendu et tant lu... je pourrais, je crois, livrer au monde la vie de l'homophile.

Et si ce triste monde malade avait encore un cœur et une âme il sursauterait de honte en apprenant ce que les siècles ont fait des homophiles.

Au seuil de cette nouvelle année, *Arcadie* ne saurait s'endormir et elle reste bien décidée à agir au maximum pour donner une raison supplémentaire de vivre aux homophiles.

Mais elle appelle de nouveaux militants.

Elle a besoin de concours nouveaux.

Dans une société en crise, en vue d'« une société nouvelle », elle doit être présente. Partout. Tous les jours.

Tous les Arcadiens, toutes les Arcadiennes doivent se convaincre de l'urgence de cette solidarité, de cette union, de cette force possible, et alors, sûrement, nous atteindrons tous nos objectifs.

ANDRÉ BAUDRY.

RELIURES

1970 - 1971

La reliure : 15 F

L'HOMOPHILE EN 1970

par CLAUDE SOREY.

On m'a demandé d'être bref (1). Je vais l'être. On m'a demandé d'être clair. Je vais essayer. On m'a demandé de ne pas faire trop de philosophie. Je suis sociologue, et ne sais pas faire grand chose d'autre que de regarder mon époque et de tâcher de la comprendre. Je vais tâcher surtout d'être concret et d'être utile.

Je partirai de trois faits ambigus qui m'ont frappé cette année. Premier fait remarquable : l'épanouissement, l'explosion plutôt, de la consommation française de produits érotiques et pornographiques. Il n'y avait guère à Paris, fin 69, que quatre ou cinq officines publiques diffusant ouvertement et uniquement de la littérature et autres matériels sexologiques. Il en existe actuellement plus de 40 et ce qui peut être plus frappant, presque un nombre égal en province. Vous n'ignorez pas que cette floraison brutale, si elle a réjoui certains, en a inquiété d'autres, et qu'un éditeur parisien a cru devoir avant les vacances demander à notre préfet de police quelles mesures il comptait prendre pour y mettre un terme. La réponse fut à première vue édifiante, puisque M. Grimaud y fit savoir au très honorable conseiller qu'en substance il ne ferait rien, du moins rien d'autre que d'appliquer la législation en vigueur, auxquelles les officines en question se conforment en général strictement.

Je devrais peut-être m'élever une fois de plus contre ce que permet tout de même cette législation, contre la théorie et surtout la pratique des saisies, autorisations préalables, interdictions à l'affichage et autres tracasseries, sans compter ce viol permanent des libertés individuelles qu'est l'interdiction de transit postal, sous pli fermé,

(1) Allocution prononcée lors du banquet annuel d'*Arcadie* le 8 novembre 1970 à Paris.

L'HOMOPHILIE EN 1970

d'objets dont plusieurs pays européens n'interdisent même plus la vente aux mineurs.

Je ne le ferai pas d'abord parce qu'il y a assez d'éditeurs, de journalistes et de libraires pour crier très haut qu'on les égorge. Leurs motifs sont souvent loin d'être purs. Car tout ceci, bien entendu, est d'abord une grande affaire commerciale, un nouveau champ d'activités et de profit ouvert au grand capital de l'édition et de la presse.

Et c'est bien là ce qui me gêne. Depuis quand les producteurs se soucieraient-ils des véritables intérêts de leurs clients ? Depuis quand la publicité et la propagande nous aideraient-elles à découvrir notre vrai bien ? Depuis quand la société de consommation, partout ailleurs occupée à nous mystifier et à nous asservir, s'ordonnerait-elle, et par miracle, à notre bonheur, à notre liberté ?

Faut-il le dire ? Je ne suis en rien favorable aux interdits et aux censures, quelles qu'en soient les formes. Mais justement, les interdits et les censures, en la matière, où sont-ils les plus grands ? Est-ce dans les lois, les règles et les pratiques sociales qui limitent, ou ne limitent plus, tel ou tel commerce, spectacle ou comportement public ? Ou bien n'est-ce pas plutôt dans les inhibitions, blocages et névroses qui écartent tant d'hommes et tant de femmes, et pas seulement les homosexuels, d'une authentique rencontre personnelle, vécue esprit, cœur et corps dans l'amour ; et les refoulent vers des satisfactions factices, décevantes et onéreuses... c'est-à-dire lucratives pour d'autres ?

Il existe une obscure connivence entre les pratiques de castration que notre société, et peut-être toute société possible, nous fait subir dans l'enfance, et la manière subtile dont, lorsque nous sommes devenus consommateurs adultes, elles nous récupèrent et utilisent à son profit la mutilation qu'elle a provoquée. Eclaircir sans cesse davantage ces mécanismes, c'est un service que les sciences humaines peuvent rendre, bien au delà de la cause homosexuelle, à la sexualité de tous.

Ceci m'amène tout naturellement au second fait, non moins ambigu, qui m'a frappé : la mort dramatique à Saint-Paul-de-Vence, en juillet, du grand sexologue allemand Hans Giese. Hans Giese faisait partie avec Eric Fromm et Helmut Schelsky, de cette école de sexologues qu'on a parfois qualifiés de démo-chrétiens, tant leur doctrine, par opposition à celle des Wilhelm Reich et autres

Marcuse, évoquait l'Allemagne confortable et rassurée d'Adenauer, l'Europe réconciliée avec elle-même. Comment apprécier son apport ? J'ai relu *L'homosexualité de l'homme*, l'œuvre principale de Giese. A bien des égards, c'est un ouvrage en quelque sorte précritique. Cette doctrine de l'amour homophile, qui est aussi celle de beaucoup d'ouvrages hollandais et scandinaves, ignore les obstacles réels qui interdisent à la plupart la rencontre authentique de l'autre. Je ne doute pas que ceux des homophiles qui ont pu rencontrer l'Ami, vivre avec lui de longues années dans la fidélité mutuelle, soient au total bien plus épanouis que ceux qui n'y parviennent pas. Je dis que tant que nous n'y verrons pas plus clair sur tous les obstacles psychologiques et sociaux (et sans doute toujours inséparablement l'un et l'autre) qui empêchent la formation du lien sexuel, nous en resterons aux répressions juridico-policières d'une part, aux discours moralisants de l'autre, également inefficaces, car ils négligent l'essence et la source du mal.

Certes, il faut retenir à l'actif de Giese et de quelques autres d'avoir accompli et fait accomplir un immense progrès, puisqu'ils ont largement obtenu déjà cette reconnaissance sociale de l'homophilie qui constitue le préalable à toute approche sérieuse du problème. Mais pour obtenir cette reconnaissance, tout un courant de pensée et d'action ne risque-t-il pas, ou n'accepte-t-il pas au moins, une oblitération des véritables problèmes ? Cette société, idéalement débarrassée de ses conflits, à laquelle ce courant tente d'intégrer les homophiles, est-ce vraiment la nôtre ? Je crois bien, pour ma part, que les minorités opprimées ne sont jamais que les révélateurs des tensions, des contradictions, des aliénations dont souffrent, en réalité, tous les hommes, même et surtout s'ils ne s'en aperçoivent pas.

Et cette idée m'amène tout naturellement au troisième fait important et ambigu sur lequel je voudrais réfléchir avec vous — je veux dire la parution du n° 200 (ou 202) d'*Arcadie*. Vous l'avez tous lu. Vous avez aimé la rétrospective de Marc Daniel, si justement partagée entre la nostalgie et le soulagement ; les analyses d'André-Claude Desmond, aussi diverses et contradictoires que le réel et le présent peuvent l'être. Et vous attendiez peut-être avec impatience la prospective de Jacques Valli, qui vous informerait enfin de ce que nous allons devenir.

Vous avez beau connaître Jacques Valli, l'ambiguïté de

son propos risque bien d'avoir commencé par vous décevoir quelque peu. Et pourtant, comme dirait à peu près Claudel, c'est ce qu'on ne comprend pas bien qui est le plus important. Jacques Valli dit qu'il y a deux rêves qui sont également impossibles et dangereux : la contestation radicale de la société présente, et l'intégration complète à cette société. La première ne s'appuie sur aucune certitude fondée ; elle postule une convergence de la psychanalyse et du marxisme qu'ont tentée Marcuse et d'autres, mais qui n'est nullement acquise ; la seconde confond la tolérance sociale envers le consommateur avec la reconnaissance véritable de l'homme, et sous-estime le caractère violent du langage et de la société. L'une et l'autre renvoient finalement au même mythe, celui de l'âge d'or.

Oui, l'homophile est et restera celui qui inquiète, celui qui dérange. Comme tous ceux qui sont différents et pourtant hommes aussi ; mais plus fondamentalement qu'eux tous, parce qu'il atteste précaire et contingent, non une convention secondaire, mais cette division du genre en homme et femme, cette « binarité », comme dit Jacques Valli, sur laquelle repose tout l'édifice du langage et de la société.

Je n'ignore pas ce que ces idées peuvent avoir d'étrange aux oreilles de beaucoup d'entre vous. C'est là, précisément, où je veux en venir et qui, pour *Arcadie*, me paraît d'une grande importance. Il s'est produit depuis quelques années une évolution capitale dans l'image de l'homme que se fait notre société. Aucun discours sérieux ne peut désormais s'y tenir qui ignore les acquis essentiels de la psychanalyse, du marxisme et de la linguistique structurale. C'est bien, d'ailleurs, ce dont témoignent beaucoup de numéros d'*Arcadie* depuis quelque temps — ici tel article, telle conférence, là telle critique de livre ou de film ; et c'est ce dont prend acte, de manière assez décisive je crois, dans ce numéro d'octobre 70, l'article de Jacques Valli.

Résumons-nous. Il y avait dans la société puritaine une tâche, qui n'est certes pas achevée (loin de là), qui consistait à obtenir une certaine reconnaissance sociale du fait homosexuel. A cette tâche devrait maintenant, dans la société « permissive », s'en ajouter une seconde, qui est d'en faire l'étude scientifique sur les bases et au niveau même où s'élaborent aujourd'hui les sciences de l'homme. Telle me semble être la condition pour que soit pris véri-

tablement au sérieux ce que nous dirons aujourd'hui ; et pour que nous puissions faire face aux obstacles d'un genre nouveau, mais non moins redoutables, que la société de consommation fait peser sur notre amour.

Alors, et je vais terminer par là, il y a un appel que, sans exclure personne, je voudrais adresser tout particulièrement à quelques collaborateurs de la revue, et qu'il faudra peut-être étendre à d'autres ; et pourquoi pas jusqu'aux professeurs du Collège de France s'ils veulent bien l'entendre. Nous avons, philosophes, psychologues, médecins, sociologues... homophiles, et d'autres qui ne le sont pas, quelque savoir acquis dans nos disciplines respectives. Ne serait-il pas utile, et n'est-il pas possible, de faire ce qui je crois n'a encore été fait nulle part : une approche véritablement pluri-disciplinaire de l'homosexualité ? Ce n'est pas à des recherches nouvelles, pour lesquelles nous n'aurions ni les crédits, ni le loisir nécessaires, que je pense ; c'est plutôt à une confrontation patiente de ce que chaque spécialité, au niveau scientifique le plus élevé, est capable aujourd'hui de dire. Il me semble que cette simple mise en regard, avec peut-être, s'il faut un objectif, la perspective de publier au terme une sorte de bilan, devrait amener à poser toute une série de questions, à lancer de nouvelles recherches et finalement produirait des connaissances susceptibles de transformer assez profondément l'image que les chercheurs, les intéressés eux-mêmes et finalement l'opinion publique en général se font de l'homosexualité.

Voilà, mes chers amis, l'idée que je sou mets à notre directeur, aux chercheurs scientifiques arcadiens ou non, et à vous tous. Peut-être paraîtra-t-il long à certains, le détour que constituerait un tel travail par rapport à notre expérience de tous les jours, à notre condition, à nos plaisirs et à nos craintes, à nos amitiés trouvées ou introuvables, gâchées ou patiemment construites, à l'insouciance des plus jeunes, aux nostalgies des plus âgés, à la solitude de beaucoup. C'est un long détour, il est vrai ; encore plus long que ces propos auxquels il est grand temps de mettre un terme. Mais c'est peut-être aussi le seul chemin qui nous permette désormais d'atteindre à la fois une plus grande maîtrise de nous-mêmes, et de la part des autres cette reconnaissance à laquelle, comme tous les hommes, nous avons droit.

CLAUDE SOREY.

1971 EN HOLLANDE

par STEVEN ASVEER.

L'année 1971 sera mémorable pour les homophiles néerlandais. Ce sera une année d'anniversaires. Il y a 60 ans, en 1911, les États Généraux (1) votèrent la loi du ministre Regout rendant punissable tout acte sexuel entre un majeur et un mineur du même sexe. Mais cette loi anti-homophile provoqua le début de la lutte d'émancipation aux Pays-Bas et la fondation par le jonkheer Schorer — élève de Magnus Hirschfeld — du Comité Scientifique Humanitaire hollandais. Ainsi l'action consciente pour l'acceptation des homophiles néerlandais date de 1911.

L'année 1971 verra aussi le jubilé d'argent du C. O. C., l'organisation qu'on pourrait considérer comme la petite-fille du Comité de Schorer et qui a mené après la deuxième guerre mondiale la lutte pour l'émancipation homophile en Hollande. Le Comité de Schorer a existé jusqu'à l'invasion allemande en 1940. Son action était limitée en comparaison avec ce qu'on fait aujourd'hui, mais vu le climat moral de la Hollande d'alors, Schorer et ses collaborateurs ont fait preuve par leur travail d'un grand courage. Le Comité publiait un rapport annuel, envoyé aux autorités, au monde savant et aussi à tous les étudiants des universités et grandes écoles du pays. Inutile de dire que la réaction et l'opposition étaient farouches, surtout du côté chrétien.

Après 1930, on compte parmi les adversaires de choc le N.S.B. — parti nazi de Hollande — et les médecins catholiques. En 1939, l'Organisation néerlandaise des médecins catholiques profita de son congrès national à Nimègue pour attaquer l'homophilie et le Comité Humanitaire

(1) Le parlement néerlandais.

comme des « monstres rongant la santé morale du peuple » et pour conseiller des mesures sévères. Quand le rapport du congrès fut publié en 1941 — donc en pays occupé — les rapporteurs ne se gênèrent pas pour saluer la Nouvelle Ere en espérant que leur rapport serait une contribution modeste à la construction d'un avenir meilleur. A ce moment d'ailleurs, il n'y avait plus de comité. Disparue était aussi la bibliothèque de Schorer sur l'homophilie, la meilleure du monde à cette époque. Disparue enfin était la deuxième organisation néerlandaise, fondée en 1940 avec une publication mensuelle, *Levensrecht* (droit de vivre), qui, dès le troisième numéro, comptait 500 abonnés. Bien entendu, la réaction détruisit toutes ces archives après l'invasion allemande en mai 1940.

Ensuite commence l'occupation, avec la Résistance dans laquelle de nombreux homophiles jouèrent un rôle. Avec les lois d'Hitler contre l'homosexualité, des homophiles néerlandais portant l'étoile mauve furent envoyés dans les camps de concentration, mais les chiffres exacts manquent : l'action d'Hitler contre les homophiles n'a pas encore été suffisamment étudiée.

Levensrecht avait cessé de paraître immédiatement après l'occupation. Après la Libération de 1945, la revue eut donc le droit de paraître à nouveau. Le fait qu'un de ses rédacteurs avait en 1940 appris les 500 adresses par cœur et qu'il s'en rappelait encore le plus grand nombre en 1945 facilita cette réapparition. C'est en 1946 que la rédaction organisa une réunion des abonnés et que fut ainsi fondé le mouvement actuel, qui porta au début — par prudence — le nom de « Shakespeare club », mais prit bientôt celui de C.O.C. — « Cultuur en Onstpannings Centrum », c'est-à-dire « Centre de Culture et de Loisir ».

Les quinze premières années de son existence, le C.O.C. fut en effet un refuge secret, un havre de paix camouflé et fermé aux intrus, où les homophiles pouvaient trouver une sécurité relative. Pourtant, grâce au fait que les Pays-Bas sont un pays décentralisé, le C.O.C. n'était pas obligé de se limiter à Amsterdam. Certaines de ses sections régionales ont dépassé leur vingtième anniversaire. C'est également voici vingt ans qu'on a vu le dernier grand danger du côté politique : en 1950, le Centre de Formation Politique du Parti Catholique Populaire — le plus grand parti du pays — publia un rapport intitulé « Les autorités et les mœurs publiques ». Utilisant les préjugés

connus, il réclama la chasse aux homophiles. Chaque acte homosexuel devrait être punissable, même entre majeurs ; le moindre soupçon devrait causer la prison préventive. C'était l'esprit de 1911 dans toute sa force. Mais le rapport est resté au stade du rapport, pour diverses raisons, parmi lesquelles sans doute la coalition gouvernementale des catholiques avec les socialistes et les libéraux. Or, en 1911, les socialistes et les libéraux avaient voté contre la loi Regout.

Le résultat se borna donc à plus de sévérité chez les pasteurs d'âmes et à une période de zèle accru de la part de la police.

Or les années d'après guerre ont vu le dernier essor de l'intégrisme et du cléricalisme néerlandais. Déjà la guerre d'Indonésie avait renforcé les divergences d'opinion entre l'Eglise de Hollande et ses missionnaires, et créé des problèmes de conscience pour maints combattants. Lentement, après 1950, commença le dégel, mais avec une vitesse croissante il se transforma en printemps. Le changement d'esprit en Hollande est un phénomène fort complexe et qui dépasse de beaucoup la simple émancipation sociale des citoyens catholiques. D'autres changements, parmi les socialistes par exemple, et aussi parmi les protestants, y ont contribué.

Mais le fait est que le pays le plus « international » d'Europe et à la population la plus dense du monde a réagi de façon originale aux changements de notre temps. Dans ce jeu, les catholiques — en tant que minorité la plus forte dans un pays sans majorité — possédaient les atouts. La fermentation spirituelle, dont certains étrangers ne veulent voir que le résidu, est un processus éclectique. L'émancipation des homophiles n'en est qu'un détail : c'est le grand mérite de l'avant-garde homophile hollandaise que d'avoir su utiliser ce changement et de l'avoir influencé.

C'est autour de 1960 que le changement d'esprit aux Pays-Bas s'est manifesté le plus clairement. C'est alors qu'on a vu le début d'une certaine reconsidération de l'homophilie. Dans la série des *Cahiers Pastoraux* était publié un livre sur l'homophilie qui, en 1967, fut traduit et édité en France (2). E même temps l'homophilie était

(2) *Homosexualité*. Mame, 1967 (cf. *Arcadie*, n° 162).

pour la première fois commentée avec compréhension par la K.R.O., radio catholique de Hollande, et un développement comparable commença chez les protestants. Quand, en 1961, le C.O.C. fêta son troisième lustre, le mouvement sortit pour la première fois de son isolement. Le C.O.C. donna une conférence de presse et se présenta ainsi au public. Et voici son troisième jubilé en 1971.

Bien entendu, il y a une grande différence entre une conférence de presse et un mouvement vraiment ouvert ; mais l'étape de 1961 était importante.

Ce n'est que tout récemment que le C.O.C. a vraiment quitté le ghetto. Mais le progrès même rend plus complexe l'émancipation dans l'avenir. Les risques changent mais ne diminuent pas. La force du C.O.C. a été d'utiliser la polychromie de la société néerlandaise — société plus diversifiée et moins centralisée qu'en France —, d'influencer et de proliférer. L'organisation qui fêtera en 1967 son 25^e anniversaire sait que, en même temps, on célébrera la soixantième année d'action homophile et que pendant la moitié de ce temps, le C.O.C. n'existait pas. D'ailleurs, le C.O.C. n'est plus le seul mouvement en Hollande, bien qu'il reste le plus important. Si le chemin (ou les chemins) vers l'avenir est plus libre, il pourrait être aussi plus trompeur. Après avoir survécu aux maladies infantiles, l'émancipation homophile aux Pays-Bas traverse la crise de l'adolescence. Nous verrons dans un prochain numéro d'*Arcadie* la situation actuelle.

STEVEN ASTEER.

DANIEL PRESENT

par MICHEL BEAUGENCY.

Il ne dansait pas. Il se tenait debout, au mur, un verre d'orangeade à la main. Avec un fond de vodka. Il regardait devant lui, sans voir, vaguement songeur. Des garçons riaient, s'intéressaient à quelque jeu ou à quelqu'un et gesticulaient, en quête de plaisir, ensemble ou séparément, solidaires sur un air des Beatles, année 1965. Autour, plusieurs parlaient. — Comme il ressemble à Alain Delon ! disaient les jeunes — En plus doux..., ajoutaient les plus vieux. La conversation liée, rarement rétif, il répondait par un sourire éclatant, quelques mots brefs, confiants, et on admirait de loin, sans trop d'insistance, la nouveauté de ce fruit brun, plein, rond qui se dorait encore à quelques imaginaires soleils du midi. Ils animaient dans ses yeux noirs cette force, cette grâce de l'adolescence latine qui ne devait jamais le quitter. Un maintien réservé, languissant ce soir-là mais retenu, plus effarouché que gauche, un peu timide. Peut-être parce qu'il portait le costume bleu marine de ses dimanches à Marseille dans l'atmosphère dite parisienne des bars à la mode germanopratin. Il regardait devant lui, sans voir, un rêve d'enfant qui se brisait. Devant nous tous. Décidé, il le contenait, sans terreur, paisiblement, sans conclusion hâtive, n'étant arrivé gare de Lyon que d'un trimestre. Il travaillait dans une banque, sur les grands boulevards, consciencieusement, sans trop de retard le matin. Un salaire de sous-emploi mais des avantages sociaux, comme on dit, et l'espoir de faire son Droit. Il logeait chez Xavier de V..., jeune aristocrate que la trentaine fatiguait déjà. Dans ce grand appartement de la rue de B..., Xavier laissait pour une somme relativement modique trois ou quatre pièces indépendantes à des amis, proches ou plus ou moins lointains car il se plaisait à les rencontrer dans le couloir, la cuisine, la salle de bains, les

invitant à dîner quelquefois, quand il recevait quelques relations ou souffrait de solitude. Vie discrètement communautaire dans une chaleur partagée. Cette sorte d'association en tous cas rendait parfaitement heureux mon ami Christian, bel et blond. Il habitait lui aussi une de ces chambres louées. Tous deux se fréquentaient peu. Réunis par Xavier, ils avaient eu l'occasion d'échanger des impressions, des sympathies et des fous rires. Aussi quand ils se virent là, en pays étranger, tout de suite, se parlèrent-ils plus longtemps qu'à l'accoutumée. Comme j'attendais Christian et qu'une très longue histoire me liait à lui depuis près de dix ans, je m'approchais des deux garçons. Les présentations furent brèves. Un seul mot. Un nom : — Daniel.

Je les surprénais tous deux, le blond et le brun, face à face, et aussitôt jalousement étendus l'un près de l'autre, ou couchés contre une cloison les séparant, mais légère, non pas celle qui sépare chacun d'autrui... Et pourtant au gré de leur fantaisie, et de ma suspicion, on pouvait l'abattre ou la dresser. Un mot peut-être eût suffi. Lequel? Je le connaissais, ou pas? Pouvais-je le prononcer? Comment? Étaient-ils amants? Étaient-ils amis? Des camarades? Des voisins? Rien de tout cela. Quelque chose pourtant. Et comme leurs visages rayonnaient, multiples, divers, découragés, désarmés, complices dans les confidences, graves dans les décisions! Je perdais l'un pour trouver l'autre, je les confrontais et les affrontais dans la mêlée au hasard d'une foule qui ne cherchait qu'à s'amuser, qui voulait se distraire, et oublier. Le charme de Christian débordait comme la mousse de sa chope de bière qui le grisait et désaltérait, si fraîche. Quelqu'un immédiatement l'entraîna dans le tourbillon de la salle. Je me trouvais seul avec Daniel. Je l'invitai à mon tour : Vous dansez ? — Oui, répondit-il. Mais je pars dans cinq minutes.

Nous devions reparler de Daniel, un jour que Christian arrivait chez moi la mine défaite et les traits tirés à propos de quelle tristesse à la commissure des lèvres? Je le questionnais, prudent, toujours inquiet et n'eus de réponse qu'après un long silence. Daniel en effet agonisait sur un lit d'hôpital. Il s'était un matin senti si fatigué qu'il ne se leva pas, n'appela pas, ne bougea plus. Xavier téléphona à un médecin qui après consultation ne se prononça pas.

Légère constipation? Repos. Puis un autre. Même diagnostic. Anémie? Repos. Puis un troisième qui dans le doute signa un ordre d'hospitalisation. L'état du malade s'aggrava. En deux jours les choses se précipitèrent, après une numération globulaire. Un immense mouvement de solidarité animé par Xavier s'éleva contre la pire des injustices : la mort, la vie dégradante. Il consacra tout son temps à des démarches auprès des plus grands spécialistes, réquisitionna ses amis, convoqua ses collègues, prévint sa noble famille, téléphona en Suisse, au Japon, aux U.S.A., alerta les aéroports, demanda des médicaments par tous les moyens de communications possibles, chargea la police de missions, adressa des messages sur R.T.L. que le journal parlé retransmit, supplia la presse, organisa des réunions, secoua cette société inerte, lâche, inhumaine. Des centaines de donneurs de sang se présentèrent au laboratoire, bénévolement. Ils durent être refoulés : Ils n'avaient pas été sollicités par la voie administrative. On criait au scandale. Des inconnus, des visiteurs, des visiteuses apportaient des oranges (qui pourrissaient dans la chambre), des gâteaux (qu'on distribuait à l'étage), des fleurs (quand Daniel ne pouvait supporter une odeur). « Mais enfin, qu'a-t-il ? » Tout le monde s'informait. Tous posaient la même question. Les infirmières en larmes répondaient : « Mais pourquoi? pourquoi tout ça pour lui? Il est perdu. » Elles mordaient leur mouchoir, se tordaient les mains et se précipitaient sur Daniel pour l'embrasser, le caresser, le violer. « C'est trop affreux! disaient-elles. Un si beau garçon! si jeune... Qui n'a peut-être jamais fait l'amour avec une femme? qui va partir sans avoir... » Même les infirmiers le cajolaient.

Après son travail, Christian arrivait bouleversé au chevet de Daniel. Chaque jour le corps gonflait, le visage enflait. Pourtant il souriait, soutenu par des piqûres toutes les heures, jour et nuit. Goutte à goutte en permanence, un sang nouveau entraînait dans ses veines. Mais il n'espérait plus. Il voulait se confesser. Il fallait attendre le lendemain. « Pourrai-je attendre jusque-là ? » demanda-t-il. Tous les assistants promirent de prendre la communion avec lui, et une vingtaine de personnes en effet s'agenouillèrent autour de ce lit vétuste pour souder des liens plus forts et plus durables, quand l'aumônier entra. Ils attendaient les yeux noyés et les lèvres tremblantes. Le prêtre donna le Pain Vivant au malade, mais il le refusa aux autres. Une telle

table n'étaient pas prévue dans les règlements. Aussi Daniel entendant la sentence murmura-t-il à l'oreille de Christian : « J'ai de la peine ; je ne pourrai jamais rendre à mes amis tout ce qu'ils ont fait pour moi. » Assis près du lit, Christian garda la main de Daniel dans la sienne, et restant seul avec lui, commença la veille, une longue veille. Le souffle était court, haletant par moment. Des mèches de cheveux noirs se collaient aux traînées de sueur. Sans un murmure, ni une plainte dans la nuit, Daniel expira. Daniel et Christian avaient toujours la main dans la main. En moins de huit jours, Daniel était mort de leucémie foudroyante.

L'astre du jour devait-il encore se lever ? Hélas, oui, pour notre chagrin. Alors que des grèves se multipliaient en cette période-là, on ne transporta le cadavre à la morgue que plusieurs jours après le décès dans un état de décomposition indescriptible. On célébra une messe à la chapelle devant une dizaine d'assistants, chaque fois plus rares aux messes d'anniversaire ordonnées par Xavier. Quand on télégraphia à la mère de Daniel, c'est un cousin qui vint accompagner le cercueil, que l'on hissa, en raison des événements sur un wagon de la S.N.C.F. — en direction de Marseille. Dans les bagages, il y avait un transistor, un ballot de linge et un costume bleu marine. Et son exemple, qui est peut-être un présent du ciel. Chacun est en droit de lancer son propre cri d'indignation. — Moi, je l'aurais sauvé ! s'est écrié un cœur admirable au terme de cette histoire dont je n'ai pas été le témoin direct, c'est vrai. Je n'en connais que les traits essentiels, encore que l'essentiel soit ailleurs. Je n'en connais que quelques notes arrachées à la discrétion et la pudeur de Christian. Mais après sa fugitive apparition, Daniel demeure. Il suscite le respect, le regret. C'est assez de tristesse. Il ne faut pas pleurer. Même s'il est révoltant de mourir jeune comme en odeur de sainteté. Il faut se souvenir et il faut vivre. Alors, dansons...

MICHEL BEAUGENCY.

SARAH

par ANNE-MARIE FAURET.

Un soir d'hiver, elle fut chez nous. Dans notre château suintant de salpêtre, il m'avait semblé que rien ne pouvait arriver. Mon père, autrefois alerte et libertin notoire, se morfondait en solitude hargneuse troublée seulement par quelque tournoi d'échec qu'il disputait avec un gentilhomme, notre seul voisin. Les pièces du jeu d'échec me fascinaient, de sorte que mon plus grand plaisir était de les tourner et retourner entre mes doigts, sous prétexte d'en nettoyer l'ébène, en réalité pour leur confier à voix basse mes secrets. Je ne connus pas d'autres distractions, pas d'autres visages que celui de mon père, de son ami et d'une vieille femme toute à ma dévotion chez qui j'avais été mise en nourrice à la mort de ma mère dont je n'avais gardé aucun souvenir.

Notre propriété était assez vaste et mon imagination suffisamment aguerrie pour que l'ennui ne me tourmente guère. Me promenant sans fin dans la lande ou cherchant à déchiffrer l'or usé des blasons, je voyais à peine les changements qui s'opéraient en moi au cours des années. Si le paysage devenait à mes yeux plus émouvant, plus profond, j'attribuais à la nature une finesse issue de mon esprit et, sans me lasser, je muais en croyant à une transformation du monde autour de moi.

Dans la mythologie que je m'étais créée, mon père était le seul élément immuable, un démiurge malveillant et sardonique s'offrant avec nonchalance à mon adoration d'animal sournoisement avide. Sans doute lui ressemblais-je comme il se plaisait à le répéter souvent, car je ne fus jamais victime de son humeur, alors qu'il vilipendait l'humanité entière, bégayant les litanies revendicatrices auxquelles je ne daignais rien comprendre. Dois-je l'avouer ? Ses ridicules visibles entraient en grande part

dans mon amour pour lui. A l'époque, j'observais en lui un mélange de force et de faiblesse qui me permettait de ne pas le craindre et de le protéger, me sentant supérieure à lui par ma clairvoyance, faculté dangereuse que j'utilisais rarement à bon escient... C'est alors qu'ELLE arriva.

C'était une veille de Noël, jour que mon père consacrait traditionnellement à la lecture de contes merveilleux et terrifiants qui me faisaient rire aux éclats sous le regard admiratif et scandalisé de notre voisin.

— Mon cher, cette petite a des nerfs d'acier. Ne trouvez-vous pas cela bizarre à son âge ?

— Bah ! Vous radotez, Sir Thomas. Dieu merci, elle n'est pas timide, ni pleurnicheuse ? S'il fallait qu'à dix-huit ans, Joan devienne comme les autres femmes, il me serait difficile de la supporter davantage.

— Toujours le même, Henry ! Incapable de reconnaître que vous seriez désolé de perdre cet adorable petit elfe.

Mon père ne répondit rien, bougonnant et haussant les épaules. Selon mon habitude, je me délectais secrètement de son embarras, aussi profitai-je de l'occasion pour leur exposer mes découvertes récentes, et cela en un style précis et lapidaire qui faisait alors ma fierté :

— Père est un mysogine maniaco-dépressif.

Pour la première fois, la main de mon père s'abattait lourdement vers ma joue, lorsque la scène se transforma pour moi, ralentie, presque figée. Tandis que je me recroquevillais, muscles tendus pour éviter le choc, la trajectoire m'apparut, nette, inexorable ; mes propres mouvements, trop lents pour me permettre de l'éviter, me causaient une angoisse inexprimable. Une fureur subite m'envahit, je fixai le poignet de mon père... qui se tordit par saccades, comme sous l'emprise d'un étau invisible et doux. Ensuite, je me suis évanouie. Bien que nul n'ait commenté devant moi l'événement, ce qui arriva une semaine plus tard me fait situer au vingt-quatre décembre l'arrivée de Sarah.

Depuis plusieurs jours, plusieurs mois peut-être, une ombre indiquait sa présence au château, sa voix faisait frémir les corniches au passage de Joan qui, peu à peu, s'était mise à l'aimer. Dieu sait pourquoi, elle imaginait volontiers l'esprit sous les traits de la mère inconnue, si puissante qu'aucune femme n'avait pu la faire oublier.

Joan résolut de provoquer une rencontre et comme elle était soucieuse des traditions, elle opta pour un rendez-vous à l'aube, dans le bois de saules qui bordait l'étang. Après maintes hésitations, elle rédigea une lettre humble et suppliante qu'elle mit sur la cheminée d'une chambre de l'aile abandonnée du château.

Les premiers jours, son attente fut vaine. Pourtant, la lettre avait disparu : Joan avait trouvé à sa place une églantine qu'elle portait depuis lors sur son cœur.

— Joan... Joan...

Un souffle dans les branches ? Joan ferma les yeux. Une chaleur, un frôlement léger contre sa hanche, puis une main enveloppant son buste. Joan se laissa entraîner... Tout contre elle, une femme encore haletante souriait à sa confusion.

— Je m'appelle Sarah.

Joan n'obtint pas d'autre précision, et tous les soirs, elle se prêta, silencieuse, aux désirs de l'inconnue. Il lui semblait que Sarah, la considérant comme une enfant, lui offrait un spectacle de féerie dont le personnage lui servait par ailleurs à dissimuler une réalité à laquelle Joan préférerait ne pas réfléchir. Ces apparitions diaphanes, l'instantanéité figée de leurs rencontres, l'inquiétude qui s'insinuait entre elles, tout cela contraignait Joan à se taire, afin de ne pas rompre le charme. A peine laissait-elle parfois échapper un soupir... Sarah la couvrait alors de baisers, légère, souple et féline ; puis ses gestes se faisaient indécis, saccadés. Lentement, ses lèvres s'attardaient sur le cou de Joan, insistantes et si avides que le baiser s'achevait en morsure.

Durant ses journées solitaires, Joan semblait dans la torpeur. Son regard assombri par la veille prenait d'étranges lueurs d'envoûtée ; elle s'étiolait rapidement et son sourire lui-même s'effaçait.

— Crois-tu que je vais mourir ?

Le rêve explosa dans cette phrase. La bouche mince de Sarah se tordit en un rictus, la silhouette longue et pâle s'estompa devant Joan qui s'efforçait en vain de la retenir.

En quelques jours, la santé de Joan se rétablissait, alors que son esprit gémissait vers l'absente. Sarah... Sarah... L'appel muet hantait les hauteurs endormies du château et là-bas, si loin qu'aucune vibration sonore ne peut y parvenir, il se mêlait en glas aux battements du cœur

de la dame. Longtemps, Joan erra dans les couloirs, visitant les uns après les autres chaque lieu de rendez-vous où chaque souvenir exacerbait sa nostalgie. Elle s'attardait surtout dans le parc, contre le saule où, pour la première fois, elle l'avait embrassée. Crucifiée à l'arbre, elle attendait, à chaque fois plus confiante et plus déçue. Souvent, le sommeil s'emparait d'elle et lorsqu'elle s'éveillait à l'aube, engourdie et frissonnante, il lui semblait entendre l'écho d'une voix fiévreuse dont les paroles, de nuit en nuit, se gravaient dans sa mémoire, pour disparaître ensuite, effacées par la lumière du jour.

Il était question de ma naissance, de la mort de ma mère et du frère de Sarah qui... Non, c'est impossible. Au début, il m'était facile d'évoquer des souvenirs embellis par les années. Maintenant, je n'ose exprimer cette vérité qui m'est désormais connue. Un fardeau si lourd que j'aimerais cependant le partager avec vous.

Dois-je vous dire que Sarah ne revint pas ? La maladie me fut un refuge de chaleur et d'inconscience. Il me fallut quelque temps pour regarder à nouveau ce qui se passait autour de moi. Je fus alors surprise par la transformation qui s'était opérée chez mon père. Il s'était adouci et manifestait à mon égard une tendresse craintive qui me plongeait dans un curieux malaise. D'ailleurs, j'avais changé moi aussi. Mes traits s'étaient allongés, mon regard s'était durci et j'avais perdu les gestes garçonniers de mon enfance.

Quand notre médecin venait me voir, je feignais un profond sommeil afin d'apprendre ce qu'ils savaient, mais je ne surprenais que des lambeaux de phrases : solitude... dépersonnalisation... fantasme... Mon aventure m'avait semblé si naturelle que leur opinion me stupéfia, encore que je n'en crus pas un mot. Si je me tus, ce fut uniquement pour ne pas les voir pénétrer dans un domaine que j'avais définitivement perdu, j'en avais l'intuition. En admettant même que c'eût été un rêve, que pouvaient-ils pour moi ? Cette image, vraie ou fausse, avait marqué d'un sceau indélébile mon passage de l'enfance à l'âge adulte et je savais enfin qui j'étais.

Mon père décida de m'envoyer en pension, ce à quoi je me résignai difficilement, jouant néanmoins pour lui plaire la jeune fille innocente et sans souci, personnage qui m'était totalement étranger.

Au cours des années, j'aspirais de plus en plus à une

liberté qui me permettrait de rechercher la femme entrevue en ce que je m'efforçais de considérer comme un délire. Elle devait être celle qui m'était vraiment destinée, après quelques autres, des ombres dans ma vie grâce auxquelles je précisais lentement, amoureusement son image. Certes, je n'étais pas assez naïve pour m'imaginer qu'un être, quel qu'il soit, se stabiliserait à mon contact. Je voulais pouvoir lui offrir une femme intégrée à la réalité. Sinon, elle aussi disparaîtrait, par ma faute, dans la mesure où elle ne représenterait pour moi que l'occasion d'assouvir une passion juvénile, et non une femme de chair et de sang, avec ses exigences propres qui ne correspondraient sans doute pas aux miennes, trop manifestement égoïstes. Je souhaitais qu'elle me trouve plus sincèrement désireuse d'une présence, plus véridique. Peut-être alors saurais-je ne pas la traiter en objet et la garder, elle, et non l'esprit qui me hantait.

Prise entre l'espoir et le découragement, j'abandonnai mes décevantes conquêtes et me consacrai entièrement à mes études. A la mort de mon père, Sir Thomas qui était son exécuteur testamentaire me fit venir chez lui.

— Ma chère Joan, Henry m'a fait jurer d'accomplir un pénible devoir. Il vous a beaucoup aimée, cependant il veut que vous sachiez la vérité. Il n'était pas votre père. Il souhaite que vous ne l'ayez jamais soupçonné. Vous savez que votre mère était très jeune. Ce mariage fut une erreur. Rapidement, elle s'éloigna d'Henry, mais elle voulait avoir une fille qui aurait son prénom, qui lui ressemblerait. Henry l'aimait tant qu'il admit l'aventure passagère dont vous êtes le fruit. Pour cela, elle avait invité une de ses amies d'enfance et son frère... Tout en elle était mystérieux, imprévisible. Elle s'est suicidée avec son amie, nul ne sait pourquoi. Henry m'avait confié leurs portraits que voici.

Accablée de chagrin, je distinguais à peine les traits de ma mère. Quant au second portrait, il me laissa d'abord muette.

— Comment s'appelait-elle ?

— Sarah.

ANNE-MARIE FAURET.

L'AFFAIRE CUSTINE OU L'HOMOPHILE AU TEMPS DES ROMANTIQUES

par RENÉ SORAL.

Durant le dix-neuvième siècle, le problème de l'homophilie a été l'objet d'une véritable conspiration du silence. Or il est bien évident qu'elle était pratiquée, comme elle le fut de tous temps, et qu'il y avait de nombreux endroits publics où ses adeptes pouvaient se rencontrer.

J'ai toujours regretté de ne pas savoir quels étaient ces endroits ; nos descendants auront plus de chance, car, à notre époque, les guides spécialisés pullulent, sans compter les nombreux romans consacrés à l'homophilie.

Cependant, nous sommes parfois renseignés sur ce qui se passait autrefois par les archives judiciaires, car, naturellement, les endroits publics étaient aussi dangereux qu'ils le sont de nos jours, et l'on y rencontrait truqueurs et assassins.

Nous savons ainsi que Saint-Denis devait être un endroit fréquenté par des messieurs ayant le goût des jeunes militaires, grâce à une affaire qui fit beaucoup de bruit vers les années 1820, étant donné le rang de la victime.

En effet, une nuit pluvieuse, dans un chemin mal famé de Saint-Denis, un homme était attaqué par plusieurs soldats, roué de coups et trouvé dans la boue le lendemain matin, évanoui, entièrement dépouillé de ses vêtements, et couvert de sang.

Or il s'agissait d'une personnalité du milieu aristocratique parisien, le jeune marquis Astolphe de Custine.

Né en 1790 à l'ombre de l'échafaud, fils et petit-fils de guillotins, sa mère, Delphine de Custine avait été l'une des nombreuses maîtresses de Chateaubriand, pour lequel elle avait éprouvé une brûlante passion, qui ne diminuait en rien celle plus pure, mais tout aussi exigeante, qu'elle

L'AFFAIRE CUSTINE

vouait à son fils, auquel l'illustre écrivain avait tenu lieu de père spirituel.

Et voilà que, tout à coup, le faubourg Saint-Germain, horrifié, apprenait que le marquis de Custine avait donné un rendez-vous galant à un jeune militaire et que, surpris dans une écurie d'auberge par les camarades de ce dernier, ceux-ci l'avaient bel et bien assommé en guise de représailles.

Je ne sais ce qu'il advint du soldat ni de ses brutaux camarades, mais en ce qui concerne Custine, on peut aisément imaginer quel coup effroyable fut porté à sa réputation.

Comme l'écrivait une de ses amies « Que Monsieur de Custine soit innocent ou coupable, jamais il ne peut se relever de là. Il n'y a pour lui que les secours de la religion ». Nous verrons plus loin qu'il n'en fut rien.

Les journaux à scandale n'existaient pas à cette époque ; mais cela n'était point nécessaire, car les commérages allaient bon train dans les salons du faubourg Saint-Germain et l'on se racontait des choses bien bizarres concernant la victime. On évoquait sa profonde mélancolie, ce mal du siècle, mis à la mode par Chateaubriand, mais qui allait au delà de ce qu'il était généralement de bon ton d'afficher ; on comprenait maintenant pourquoi le jeune Astolphe écrivait « les tourments de mon cœur sont inexprimables autant qu'incompréhensibles ». Parbleu ! C'était donc là sa blessure secrète, à ce René d'un nouveau genre, effrayé par l'ombre maudite de Sodome.

On s'expliquait également les difficultés que sa mère avait rencontrées pour le marier, d'abord à Albertine de Staël, puis à Clara de Duras. Au dernier moment, il s'était dérobé, sans prétexte valable.

On évoquait l'amitié exaltée qu'il avait portée à un jeune Allemand, qu'il l'appelait « mon Wilhelm » et auquel il écrivait « mon cœur n'a plus la force de battre de joie au moment de retrouver mon frère ».

L'un de ses amis préférés, mais qui ne répondait guère à ses avances, Edouard Lagrange, comprenait alors la signification des lettres passionnées qu'il recevait :

« N'espérez pas me distraire de moi en me parlant de vous, car, après la voix de Dieu, la vôtre est, de tout ce qui m'atteint jusqu'ici, ce qui va le plus loin à la source de mon être. »

Et lorsqu'Astolphe était déçu par la froideur de son ami, il lui écrivait :

« Je ne veux pas lutter d'indifférence avec vous, car je crois que dans ce combat, je ne serai pas le plus fort. Je vous rends donc les armes... Vous ne méritez guère d'être encore pour moi ce que vous êtes. Mais je vous aime encore comme un enfant, sans autre but que de vous aimer. »

D'autres mauvaises langues parlaient de cet autre ami, si fidèle et si dévoué, auprès duquel Custine avait trouvé beaucoup plus de compréhension ; il s'agissait d'Edouard de Sainte-Barbe, que son ami avait baptisé Edouard II (Edouard 1^{er} étant son décevant ami Lagrange).

On se rappelait que, s'il s'était finalement marié — du reste avec une jeune femme charmante — dès que son enfant était né, et sans même attendre les relevailles, il était parti en Angleterre pour plusieurs mois, accompagné d'un jeune Anglais, visiblement amoureux de lui.

Et lorsque l'épouse d'Astolphe était tombée gravement malade, Edouard II l'avait soignée « comme un frère » écrivait Custine, en ajoutant « la famille l'a adopté ». Lorsqu'elle était morte, son ami avait su le consoler et l'entourer de son affection.

Et encore, s'il avait su lui rester fidèle, il aurait pu tout au moins sauver les apparences ; il n'aurait pas été le seul aristocrate à dissimuler ses goûts. Mais il fallait en plus qu'il recherchât les rencontres dangereuses et les étreintes furtives, sur le fumier d'une écurie, avec des militaires de rencontre !

En conclusion, le faubourg Saint-Germain rendait le même verdict que son ami Edouard Lagrange : « Voilà un homme coulé à fond, flétri, marqué du sceau de la réprobation. »

En fait, ce scandale fut pour le marquis de Custine une véritable délivrance et le point de départ d'une nouvelle existence, beaucoup plus riche que la précédente, et d'une carrière littéraire fort réussie.

Il se sentit plus libre, n'étant plus obligé de dissimuler ; et il dut être aussi soulagé à l'idée qu'il ne serait plus la proie des mères désireuses de marier leur fille !

Mais surtout il avait conservé l'amour du fidèle et délicat Edouard de Sainte-Barbe, « l'esclave » comme l'appelait Custine, et qui le restera jusqu'à sa mort.

Ils allèrent faire ensemble de très grands voyages dans tous les pays d'Europe, accompagnés d'un jeune valet de chambre italien, qui, lui aussi, sera fidèle toute sa vie à son maître.

Custine se mit à écrire, notamment des relations de ses voyages, mais aussi des romans, et connut rapidement une certaine notoriété ; Stendhal, le premier, s'intéressa à lui, puis Lamartine et, plus tard, Baudelaire.

Il s'installa, avec son ami et son valet, dans une somptueuse demeure parisienne, rue La Rochefoucauld et acheta à Saint-Gratien, dans la forêt de Montmorency, un ravissant pavillon de style florentin, avec des terrasses à l'italienne et un parc anglais.

Il organisa alors de somptueuses réceptions, dîners, bals, concerts, lectures, où se pressaient les plus grandes célébrités littéraires et artistiques de l'époque : Hugo, Balzac, Stendhal, Delacroix, Chopin, George Sand, Berlioz, et le vieux Chateaubriand accompagné de Mme Récamier. Ce qui prouve que la société non aristocratique du temps du Romantisme avait les idées moins étroites qu'on ne le pense.

Et, lorsqu'en 1838, Custine tomba une nouvelle fois éperdument amoureux d'un bel exilé polonais, le comte Ignace Gurowski, tous les invités célèbres vinrent admirer le nouvel ami qui vivait avec Custine, ravi de ce qu'il appelait « notre trio ».

Malheureusement, le séduisant Polonais n'avait pas le même sens de la fidélité qu'Edouard II ; il tomba d'abord amoureux de la grande actrice Rachel, qui le repoussa, puis d'une infante d'Espagne qu'il enleva du couvent où sa famille l'avait enfermée pour la protéger des avances du fougueux slave, et qu'il finit tout de même par épouser.

Cet amour déçu de Custine fut à l'origine de son plus grand succès littéraire ; le désir de plaider la cause de Gurowski à Saint-Petersbourg l'amena à effectuer un voyage en Russie et à écrire, à son retour, un livre intitulé « La Russie en 1839 » où il décrit de manière remarquable les effets du despotisme sous le tsar Nicolas.

On s'arracha ce livre, qui connut de nombreuses rééditions, et même des imitations.

Malheureusement, ce trop grand succès littéraire lui attira la jalousie de ses confrères qui ne pouvaient lui pardonner les 200 000 exemplaires vendus de son livre

alors qu'ils le considéraient tout au plus comme un noble et riche amateur. Et, de ce fait, Custine sentit de nouveau une insidieuse réprobation peser sur lui.

Mais le plus terrible pour lui fut la perte successive de ses amis les plus chers, dont Edouard de Sainte-Barbe. Il se retrouva seul, vieilli, et décida alors de vendre ses propriétés de Paris et de Saint-Gratien pour aller vivre à l'étranger, en Suisse et surtout en Italie, où il était fort estimé. Sa foi religieuse, très sincère et très profonde, ne l'avait jamais quitté et il devint même docteur de l'Eglise ; le Pape en personne lui témoigna les plus grands égards.

Retiré dans un ermitage de la campagne romaine, il publia en 1848 un énorme ouvrage d'inspiration chrétienne, « Romuald, ou la vocation », qu'il considérait, bien à tort, comme le chef-d'œuvre de sa vie.

Cette vie allait bientôt s'achever. Il écrivait : « Je vieillis comme j'ai vécu, au spectacle. Et quel spectacle ! »

La mort le frappa d'un seul coup, dans son fauteuil.

Il fut enterré à Saint-Aubain-d'Auquainville, dans une vieille église normande qu'il avait achetée pour la restaurer et où il avait déposé les cercueils de sa femme et de son enfant.

Il avait légué sa fortune au seul ami qui n'était pas mort, cet Anglais avec lequel il était parti après la naissance de son enfant, et qui, lui aussi, était resté fidèle, discrètement. Cet ami ne put du reste lui survivre.

N'est-il pas extraordinaire de voir que Custine a réussi, toute sa vie, à conserver l'amour, aussi bien de cet Anglais que celui d'Edouard II ou de son valet de chambre, sans drames ni ruptures, même après la fâcheuse histoire de Saint-Denis ?

Aussi à ce titre j'ai pensé qu'il pouvait avoir sa place dans la petite histoire de l'homophilie, au chapitre « Romantisme » tout comme il a sa place dans la petite histoire de la littérature.

RENÉ SORAL.

NOUVELLES DE FRANCE

par J.-P. MAURICE.

Chacun sa croix

« Se reconnaître homosexuel ? » Le Dr Paul Chauchard ne répond pas à la question qu'il pose dans un article intelligent paru dans « La Croix » du 27-7 à propos d'un livre du psychiatre hollandais Sengers édité, ô surprise, chez le très Bien-Pensant Mame.

« Un livre qui déchaînera l'enthousiasme des uns et scandalisera les autres, ce qui n'est pas le moyen d'arriver à l'objectivité souhaitable » déclare, fort judicieusement, notre commentateur.

Lui, en tout cas, ne se compromet guère. Il s'élève mollement contre la position traditionnaliste, « vice particulièrement honteux qui doit être interdit et puni », mais condamne tout aussi mollement, au nom de la Science, s'il vous plaît, « la liberté du choix du sexe du partenaire ».

Nous commençons à diverger sérieusement lorsqu'il prétend définir en deux coups de cuiller à pot ce que Baudry cherche depuis 20 ans au bout de sa lanterne rouge sans parvenir à le trouver jamais : le « véritable » homosexuel ! « On sait aujourd'hui (qui, on ?) qu'il s'agit d'un malade chronique (tiens, donc !), malheureusement le plus souvent inguérissable (ça, c'est vrai) dans l'état d'une déviation de sa sexualité qui s'est produite dans l'enfance par suite d'erreurs éducatives. »

C'est un peu court, cher toubib !

« L'homosexuel est ainsi un malade que sa maladie condamne à la continence car l'érotisme serait, chez lui, vicieux ! »

Et voilà comment on écrit l'Histoire !

Et voilà pourquoi votre petite libido est muette !

Le veau d'or n'a pas de sexe.

On s'imagine toujours, en tournant une page ou deux d'*Ici-Pourri* ou de *...Dimanche*, que l'on a enfin décroché la timbale au cocotier de la connerie, dépassé le mur du son... Quelle naïveté ! Il ne faut jamais perdre de vue que la bêtise humaine est ce qui donne le mieux l'idée de l'infini. Ainsi, dans « Ciné-Monde », un dossier (c'est le terme à la mode pour tout article dépassant 25 lignes) au sujet du livre d'un certain fameux docteur Reuben, « Tout ce que vous désiriez savoir sur la sexualité mais que vous aviez peur de demander » (voui, c'est le titre, à peine accrocheur, du livre en question). Cet « Oswalt Kolle américain », ce « plus fort que Kinsey » (*Cinémonde* dixit) a fouillé d'un doigt expert alcôves et ciels de lit. C'est, du moins, sa propre épouse qui l'affirme nettement : « Dans ce domaine (sexuel), il est la perfection. Un expert en tout, vous pouvez m'en croire ! » Toubib, j'aurais besoin de cours du soir...

Nanti de ce satisfecit conjugal, notre Esculape n'y va pas par quatre chemins. Entre deux coups de pied (dans les chevilles et non pas occultes), il adopte le ton des propos définitifs. Une révélation par ci : « Les gens s'ouvrent à moi comme des livres. » Un tour de passe-passe par là : « Deux ou trois homosexuels m'ont écrit pour dire que je ne comprenais pas leur problème, ce qui est en opposition avec ce que m'ont écrit d'autres disant le contraire » (quel affreux galimatias mais nous n'en sommes pas à un pléonasme près). Une définition éclatante : « Les travestis sont des gens qui portent les vêtements de l'autre sexe. » Et cette dernière perle, enfilée d'une langue experte, bien sûr : « (Mon ouvrage), c'est le Kama-Soutra des années 70 ! » Rideau. Fermez le ban. Passez la monnaie. Par ici, la bonne soupe.

Aux dernières nouvelles, pas d'inquiétude à avoir pour le compte en banque du très cher toubib. La vente de son bouquin marche à tout va, 200 personnes viennent le consulter régulièrement et il a reçu 11 000 lettres, la plupart ayant trait « à l'impuissance masculine et à la frigidity féminine ». Mais sa propre pendule marque toujours midi et sa femme vit constamment en sainte.

Un peu de psychologie amusante.

« Soit le cas d'un homosexuel qui ne désire que ce qu'il appelle lui-même les petits soldats. L'analyse, par le retour combiné aux glissements métonymiques et aux substitutions métaphoriques, fait reparaître un souvenir d'enfance selon quoi le patient, allant régulièrement avec sa mère au café, l'entendait dire chaque fois au serveur : « Ah ! pour lui, un p'tit soda. » L'indestructibilité du désir œdipien pour la mère s'attache ici aux effets de chaîne du signifiant. » (*Psychologie*, n° 3, avril 70.)

Ben, voyons... c'est élémentaire, docteur Freud !

Face à fesse : salut, les petits monstres !

Dans « Lectures pour tous » d'octobre 70, une dame (à moins que ce soit un monsieur, Claude étant aussi androgyne que Laffitte !) pose à un jeune homo, en ombre chinoise, des questions banales auxquelles (« Vous considérez-vous comme anormal ? Qui accusez-vous ? Votre mère sait-elle ? etc. ») celui-ci répond avec beaucoup de franchise et de bon sens. Pas d'accord, cependant, avec la « happy end » : « Peut-être me marierai-je un jour. Entre ce que la société appelle une petite tapette et moi, il y a une marge immense. Le premier risque la déchéance. Il cherchera volontiers à se faire entretenir par plus riche que lui. Dans mon cas, le mariage m'assurerait une position sociale. »

C'est-à-dire, si je comprends bien, que, dans le premier cas, une ignoble tapette se fait entretenir par un miché. Dans le second cas, un inverti de bonne famille se fait *légalement* entretenir par une oie blanche. La « marge immense » se réduit donc à ce seul adverbe : *légalement*. Immense, en effet ! Pas guêpe, la folle !

Sommes-nous des monstres ? se demandent les copains de « Salut, les homo... », pardon, se demandent les homos de « Salut, les copains » (et co-pines aussi, d'ailleurs) d'octobre 70 — « Mais non, mais non leur répond la gentille Jacqueline Jordan qui semble en connaître un bout sur la question et leur conseille (sans illusions) « la médecine et la psychothérapie ». *Arcadie* adhère pleinement à sa conclusion que d'autres publications — réputées plus

« sérieuses » — n'ont pas su trouver : « Dignité, discrétion et courage authentiquement viril sont les qualités que cultivent le plus grand nombre des homosexuels, ceux qui, sans refouler leur instinct, ont la sagesse de ne pas se prendre pour des êtres d'élite « parce qu'ils en sont », ceux qu'on ne remarque que par leurs qualités humaines, ceux sur lesquels, hélas ! une toute petite minorité de « folles » fait tomber le discrédit général. »

Vous venez pour le maître ?

Dans son n° 79 (20 au 23-11-70) « Spécial-Dernière » nous conte, par la plume de Pierre Ledieu, et avec les noms s.v.p., l'incroyable histoire de François B., un petit Français, un innocent et angélique gamin de 15 ans (il en avait 11 à l'époque) qui aurait été vendu par son père 60 millions à un riche avocat et vit à présent aux U.S.A. avec son « protecteur ». La mère accuse.

On croit rêver ! Est-ce une nouvelle parabole de la fameuse moralité : « Selon que vous serez puissant ou misérable les jugements de Cour (de Justice) vous rendront blanc ou noir ? »

La liberté en groupe.

A propos du film « Un homme nommé Cheval », « Historia » écrit : « ... Vers la fin de l'adolescence, les jeunes gens partaient à la recherche de leurs visions, chevauchant dans la solitude, jeûnant, se tranchant parfois une phalange ou se mutilant d'une autre façon pour s'attirer par de tels sacrifices la pitié des esprits... la coutume dite « berdache », d'après laquelle les homosexuels masculins s'habillaient et vivaient comme des femmes. Les Ohamas, tribu agricole aux confins des Hautes Plaines, croyaient que si de jeunes hommes devenaient berdaches, c'était à la suite de leur première vision, lors de la puberté. Dans cette vision, la Lune venait à la rencontre de l'adolescent, tenant d'une main l'arc et les flèches du guerrier, de l'autre le bandeau de portage des femmes. Au moment où le visionnaire s'appropriait à prendre les armes, la Lune croisait rapidement les mains et c'était l'emblème féminin qu'il saisissait. Il ne restait au visionnaire que la ressource de feindre qu'il était femme. »

Une histoire de berdaches.

Racontée par Pierre-Jean Vaillard dans sa chronique « Minute, babillons » (Minute, n° 440) : « A propos du dernier numéro du *Crapouillot*. Chez Michou, au bar, deux petits jeunes gens se rencontrent. Comme on dit, ils font dans la couture. Dans le « prout à porter », vraisemblablement.

— Mon gros lapinou, j'ai une nouvelle à t'annoncer. Ma sœur vient d'avoir un bébé.

— Non !

— Si, ma choute, je te jure, je viens de recevoir le télégramme à l'instant.

— Comme tu dois être heureuse, ma tartinette.

— Heureuse mais ennuyée.

— C'est pas vrai... et pourquoi, mon gros trésor ?

— Parce qu'elle ne me dit pas si c'est une fille ou un garçon, ce qui fait que je ne sais pas encore si je suis oncle ou tante !

Et in Arcadia ego !

JEAN-PIERRE MAURICE.

Autant pour moi : Dans le n° 11 des N.F. (novembre) un impardonnable lapsus scriptae m'a fait suicider Raymond Radiguet alors qu'il est mort de sa belle mort, c'est-à-dire de la fièvre typhoïde. Je devrais m'administrer les verges mais, étant un peu maso, je sens que j'en ai envie. Donc, pour me punir, je ne me punirai pas !

AUX ARCADIENS,

RAYMOND COUDRAY

se tient à votre disposition pour toutes

OPÉRATIONS IMMOBILIÈRES

Vente — Achat — Location

Tél. : 744-28-20

LOUIS MASSIGNON ET LES SAINTS APOTROPÉENS

« *Je cherche mes frères qui sont perdus.* »
(Marie des VALLEES, 1656.)

par SERGE TALBOT.

L'Herne vient de consacrer un cahier à Louis Massignon (1883-1962), qui fut le maître de l'islamologie contemporaine et dont la vie, vouée aux humbles, aux opprimés, aux persécutés, fut inspirée par l'exemple de Gandhi (1). Dans son grand ouvrage, *La Passion d'Al-Hallaj*, il a réhabilité ce « martyr mystique de l'Islam », mort crucifié en 922 de notre ère pour avoir, dans les souks de Bagdad, prêché Dieu comme l'Unique Désir et l'Unique Vérité.

Visiteur des prisons, professeur au Collège de France, Massignon, le « cheikh admirable » (le mot est de Jacques Berque) allait donner des leçons d'alphabet arabe aux enfants Nord-Africains des bidonvilles. Poussé par sa foi agissante, en 1917, il était entré à Jérusalem aux côtés de Lawrence d'Arabie. Il ne se lassait pas d'intervenir en faveur des persécutés — qu'ils fussent le sultan Mohammed V, les ouvriers Nord-Africains et les torturés d'Algérie, les Malgaches, les fusillés Viet-Minh de 1951, les Bantous et les martyrs de l'Ouganda, comme les Noirs d'Amérique et d'Afrique du sud. Un jour, dans une réunion publique, son exposé sur la cause algérienne lui valut d'être jeté à terre, frappé, piétiné. Il se contenta de répéter le vers de Hallaj : « *Tuez-moi mes compagnons : dans ma mort est ma vie.* »

(1) *L'Herne*, 520 p. Prix : 58 F. Illust.

LOUIS MASSIGNON

Massignon voit dans l'histoire une solidarité, réelle et efficace, des misères de la masse, avec la souffrance réparatrice de quelques âmes héroïques, substituées « *apotropéennes* ». *Apotropéen* vient du grec *atropeîn* qui signifie détourner. Les saints apotropéens sont ceux qui, selon la mystique musulmane, détournent des hommes, par leur sainteté, les maux qui peuvent les frapper de la part de Satan ou de la justice vengeresse de Dieu. Hallaj, le saint excommunié, enseignait que, toutes les minutes, Dieu, par un saint, purifie 70 000 justes ; un de ses aînés, Ali-ben-Murvaqqaf déclarait qu'au jour de Arafat, parmi 600 000 pèlerins rassemblés, Dieu se suffisait, pour leur pardonner, d'y trouver six justes : ce qui remémore, note Massignon, la prière d'Abraham sur la Cité de perdition, Sodome.

Sa vocation pour la compassion réparatrice et le sacrifice de substitution, Massignon la tient de Huysmans, qui a attiré son attention sur les âmes compatientes.

Huysmans lui a livré, « afin de le transmettre aux autres, le secret, l'honneur fraternel des camarades de travail, la participation, par la substitution mystique, du pécheur converti à la souffrance de son frère impénitent ».

C'est sainte Lydwine (Schiedam, 1453), qui, grâce à Huysmans, a mené Massignon au seuil (je le cite) de « cette science féminine de la compassion dont nos meilleurs psychologues de la colonisation, empêtrés dans leur paternalisme de mâle, ont tant méconnu l'incalculable valeur ».

Ainsi figure-t-elle, comme Abraham, dans le *Calendrier des Saints et Serviteurs de Dieu* qu'il invoquait quand il priait, j'oserais dire, pour nous.

Je citerai seulement quelques-uns de ces saints : saint Basile, saint Sébastien, saint Benoît, sainte Marie l'Égyptienne, sainte Jeanne d'Arc, saint Elie, sainte Magdeleine, Notre Dame de la Salette, saint Jean de la Croix, saint Lazare, saint Jean.

Et voici quelques serviteurs de Dieu qui n'ont pas encore été l'objet d'un jugement de l'Église : Armand de Rancé, Marie Stuart, Anne-Catherine Emmerich, Marie des Vallées, Jérôme Savonarole...

Mais le premier de la série des figures souffrantes, « *apotropéennes* » — parmi lesquelles il faut ranger Hallaj et Charles de Foucauld — c'est Abraham. Sa prière compatissante face à Sodome, la cité perverse et désespérée

au seuil de la damnation, repose en effet sur la notion biblique et chrétienne de substitution, fondée sur la solidarité de tous les hommes en Adam (et plus tard dans le Christ) ainsi que sur la réversibilité du bien et du mal. Or, comme le note Massignon, « depuis la grande prière d'Abraham, nul n'a plus osé prier en bloc pour Sodome ».

C'est dans ses « Trois prières d'Abraham » que la pensée de Massignon atteint son maximum d'intensité mystique : 1) *La Prière sur Sodome* (ronéotypée seulement deux fois, à Paris, 1929 et 1949) ; 2) *L'Hégire d'Ismaël*, Tours 1935 (hors commerce) ; 3) *Le Sacrifice d'Isaac*, paru dans *Dieu Vivant*, n° 13, Paris, 1949.

Abraham est tout à la fois le modèle des Patriarches, le père de tous les croyants, le pèlerin par excellence et le premier héros de l'hospitalité.

Il est né à Ur, en Chaldée. Il a 75 ans quand il épouse Sara. L'Eternel lui dit : « Quitte ta parenté et la maison de ton père pour le pays que je t'indiquerai. Je ferai de toi un grand peuple. » Il quitte alors sa terre natale et la tombe de son père. Ses devoirs sont ceux d'un hôte en terre étrangère.

Or Massignon a reçu l'hospitalité des Arabes qui sont la branche Ismaélienne des descendants d'Abraham. Il en a connu la force toujours vivante. En mai 1908, en Iraq, des Arabes, ses hôtes, lui ont sauvé la vie au nom de Dieu, et cette hospitalité l'a ramené à Dieu. L'hospitalité a un fondement religieux et elle sera au centre de toutes ses prises de positions politiques : « C'est sur l'Hôte (l'avons-nous reçu, vêtu, nourri ou non ?) et par l'Hôte qu'à la fin des fins nous serons jugés. »

On sait comment Sara, en Egypte, fit la fortune d'Abraham en devenant la Marquise de Pompadour de Pharaon. Mais elle était stérile et, vers la fin de sa vie, voyant qu'elle ne donnerait pas de fils à Abraham, elle poussa dans sa couche une servante au grand cœur, Agar, une Egyptienne. A peine Agar est-elle enceinte que la jalousie fait de Sara une vraie furie. La pauvre Agar donne pourtant à Abraham un fils : Ismaël. Mais sa victoire est de courte durée : à 90 ans Sara trouve le moyen de ramener son époux dans sa couche. Et elle accouche d'un fils : Isaac. Immédiatement, elle fait chasser Agar et Ismaël. Abraham exile donc son aîné avant d'offrir son puîné en sacrifice.

C'est avec les larmes d'Agar, les premières larmes de l'Ecriture, que commence l'histoire du peuple arabe. « L'arabe, a dit Massignon, est la langue des larmes, de ceux qui savent que Dieu dans son essence est inaccessible et que tout est bien ainsi. S'il vient à nous, c'est comme un Etranger, qui rompt notre vie normale à la manière d'un intervalle délassant du travail ; et Il passe. » (2)

Par conséquent il faut retourner à l'Orient arabe, qui seul a le don des larmes nécessaires à la résurrection paradisiaque. Tu ne ressusciteras que si quelqu'un pleure sur toi...

Dans le cahier de *L'Herne*, Gabriel Bounoure montre qu'il faudrait au croyant, pour le soutenir dans son rôle de témoin, un don spécial lui permettant de concevoir Dieu comme une femme aveuglément.

« Le moi viril, tendu sur lui-même par le serment et armé de critique, a besoin qu'une autre partie de lui-même imite cet évasement des lys qui s'ouvre à la rosée, à cette salive du ciel : c'est dire que le témoin idéal serait celui dont l'étrange complexion réunira en lui la dureté active de l'homme et la tendre passivité féminine, celui qui fera jouer en lui le serment masculin et le vœu de la femme. Or chacun sait que ce privilège de structure est celui des poètes, des prophètes, de ceux en qui parle le sacré. Celui qui dispose du pouvoir poétique et du sens du sacré observe en lui l'union d'un esprit mâle épris de la pureté de l'Un et d'une sensibilité de femme, ouverte aux présences flottantes sur les cimetières, prête à se donner aux larmes de l'universelle compassion. » (Gabriel Bounoure.)

Le Prophète Mohammed lui-même paraît avoir eu pour son affranchi Zeïd-Bin -Haritha un attachement platonique. Et c'est à un Poète, le persan Rumi, que Massignon a emprunté ce quatrain qui résume son œuvre :

« Quelqu'un, dont la beauté rend jaloux les Anges,
Est venu au petit jour, et il a regardé dans mon cœur.
Il pleurait, et je pleurai jusqu'à la venue de l'aube ;
Puis il m'a demandé : « De nous deux, dis, qui est l'amant ? »

(2) Comment ne pas faire le rapprochement avec le beau film de Pasolini, « Théorème » ?

Dans les appels de Massignon pour le rapatriement des Agaréniens exclus de l'Amour, il y a la même violente compassion que dans les prières d'Abraham pour que des substituts sauvent les damnés de Sodome. Quiconque affirme une vérité, pensait-il, doit se faire du même coup l'hôte de toutes les vérités, le compatriote de tous les condamnés, de tous ceux qu'on a réduits au silence et qu'on n'a pas voulu entendre. Mais il est temps de revenir aux aventures d'Abraham. Reprenons-les à Hébron, avant l'Hégire d'Ismaël.

Un jour, sous l'arbre, chêne vert ou térébinthe, de Membré (Abraham reçoit trois anges ; et parmi eux se trouve Yahvé. Sa parfaite hospitalité les induit à le tenter : Abraham, pourvu d'une postérité, va-t-il continuer à veiller sur les Chananéens de Sodome, alliés de son neveu Lot ? Ou bien va-t-il se désintéresser du pacte de fidélité quand il apprendra que les gens de Sodome et les Hittites de Syrie ont institué des lois rendant la sodomie licite ? (Dès le temps d'Abraham, la prostitution sacrée existait à Ur.) On lui annonce que l'Eternel a décidé de détruire la Cité de perdition.

Alors — je cite Massignon — *« Ce qu'Adam n'avait pas su être, devant Eve tentée, en Paradis, Abraham le devient en présence de Sodome coupable : Père de tous les croyants, aïeul prédestiné de l'Eglise. »*

Il est venu dans cette terre comme un étranger, comme un hôte. Les Chananéens ont été ses hôtes, bien qu'il ait su se garder pur de tout contact avec Sodome, « refusant, elle riche, lui pauvre, de s'y abriter, et vainqueur, d'accepter d'elle aucune part du butin reconquis ». Mais l'hôte est et demeure sacré. C'est pourquoi, à Hébron, où il vient de circonscrire Ismaël et de s'entendre promettre Isaac, il entre en contestation avec Dieu et mène avec lui, obstinément, une négociation sublime pour sauver la Cité maudite :

— S'il reste cinquante Justes parmi les pécheurs, doivent-ils périr ?

— En trouveras-tu cinquante ? demande Yahvé.

— Quarante-cinq ? propose Abraham.

— Va pour quarante-cinq ! Quels sont-ils ?

— Et quarante ?

Léon Bloy admirait l'obstination d'Abraham : Dieu par lui est vaincu six fois, après quoi il cesse de parler à

Abraham, comme s'il craignait d'être vaincu une septième fois !

« Cinq fois il s'attaque à Dieu en duel, pour les sauver, dit Massignon, il ne réclame pas son neveu Lot qui est leur hôte ; il prie pour toute leur Cité ; dix justes seulement, et Sodome ne serait pas brûlée. En cette soirée, sa prière, ébauche de l'intercession mariale, s'élève parfaitement pure et sainte ; le sein d'Abraham tressaille ; l'ami de Dieu est mûr pour les dernières angoisses de l'amour ; il assiste au décret divin, au seuil de la damnation. »

Hélas ! à Sodome il ne restait pas dix justes, il n'en restait qu'un seul, Lot, le neveu d'Abraham. Deux anges se présentèrent chez lui pour lui conseiller de fuir au plus vite, avec les siens, la ville condamnée.

A peine sont-ils à Sodome, où ils ont été reçus par Lot, que les gens de Sodome cernent la maison et exigent de Lot qu'il livre ses hôtes, afin d'abuser d'eux. « Ne t'avions-nous pas interdit d'accueillir aucun hôte, ange ni homme ? » C'est le reniement de l'hospitalité qui est demandé à Lot.

Celui-ci ne cède pas : Prenez plutôt mes filles, qui sont vierges, propose-t-il. Mais les pauvres filles étaient vouées à un autre destin. Aussi les anges, Abraham, Lot, ses filles, sa femme (cette vaine curieuse, dont l'indiscrétion à l'égard des Sodomites sera justement châtiée), tous fuient Sodome sur qui, le 16 abib (nisan), à l'aube, tombe la pluie de feu.

« Sodome, dit Massignon, ce sont les pécheurs endurcis, les réprouvés... La Cité de la fausse hospitalité, qui a voulu abuser des anges, donc la Cité du péché contre l'Esprit Saint..., la Cité qui s'aime elle-même en un narcissisme partagé, qui se refuse à la visitation des Anges, des Hôtes, des Etrangers ou qui veut en abuser. C'est l'hospitalité humaine que son crime viole. » Le crime de Sodome est l'antitype de la vocation d'Abraham.

Ce qui fait l'étrangeté de la *Prière sur Sodome*, c'est que Massignon se fait de Sodome une image très sombre. Il rejette le rêve que Platon prête à Socrate d'une immortalité presque mystique, partagée, à travers une admiration esthétique raffinée. Il rejette l'amour adhrète de certains musulmans, une résignation hautaine à souffrir l'esclavage charnel sans y céder, à se suffire d'un signe,

d'un simple regard sur la beauté de jeunes chrétiens, symboles des chansons du paradis promis. Il subit l'influence des idées des médecins d'autrefois sur la dégénérescence, reprend à son compte l'idée de « genèse démoniaque » de théologiens médiévaux. Il va jusqu'à essayer de justifier les rigueurs du Moyen-Age. Mais la rigueur poussée à ses limites se change en son contraire. Ce retournement dialectique s'opère grâce à la notion de substitution, qui fait figure, comme le Pari de Pascal, d'argument désespéré.

« S'il ne faut pas pourtant désespérer de trouver, parmi de tels rescapés, dix pénitents prédestinés à la solitude spirituelle totale, à la nudité de la mémoire, à la conformité par la foi à Dieu seul, il faut d'abord que l'on prie et souffre pour eux *tous* — en silence et à leur insu — en union intime avec Jésus Crucifié, dans la communion de toute l'Eglise ; et spécialement avec les quelques âmes, solitaires et contemplatives, Trappistes et Chartreux, « Madeleines » pénitentes du Bon Pasteur, stigmatisés et compatiants isolés à qui Dieu donne ici-bas la passion cachée d'intercéder devant Sa face, comme fit Abraham, jusqu'au bout : avant que le feu de Sa justice flambe ».

Massignon a tellement cherché à ce que justice soit faite à tous les désavantagés, à tous les opprimés, au nom de l'Unique Innocent condamné à mort, qu'il espère finalement que les damnés de Sodome — malgré l'idée injuste qu'il s'en fait — seront sauvés par des substituts apotropaïques :

« N'y eût-il dans la Cité maudite que dix justes, et elle serait sauvée. Cette prière d'Abraham plane toujours au-dessus des sociétés de perdition pour y susciter ces dix justes, afin de les sauver malgré elles. Et il faut bien qu'elle les y trouve, de temps en temps, pour que le feu du ciel, comme pour Capharnaüm, les épargne. »

SERGE TALBOT.

LE COMBAT D'ARCADIE

DANS LES POUBELLES DE LA BÊTISE

En décembre, une page de « Special Dernière » ! fut consacrée à un montage publicitaire absolument affolant pour les familles et destiné à leur faire acheter un livre-album sur l'homosexualité... afin d'éviter — s'il en était temps encore ! — que leur fils ne « devienne » ! — homosexuel !

C'était un ramassis exorbitant de stupidités et de contre-vérités — tellement gros, tellement lourd qu'on demeure éberlué de constater qu'une telle page ait pu voir le jour... au moment même où la télévision française s'enhardissait à ne plus cacher aux Français telles attitudes nouvelles, vis-à-vis du tabou paulinien, de certains hollandais, prêtres catholiques ou fidèles — tandis que l'Académie Goncourt décernait son prix à Michel Tournier pour *Le roi des aulnes*, — tandis qu'enfin *Le Figaro* rappelait, après le suicide de Mishima, son interview du grand auteur japonais (en 1966) qui avait précisé sa profonde admiration pour l'amour des garçons « pratique plus ancienne, plus naturelle que l'amour entre les deux sexes ».

✱

Cette minable réclame, aguicheuse, si l'on peut dire, à force de susciter l'effroi ! pourchassait donc ces malheureux parents français, capables à leur insu ! d'avoir fabriqué un fils homosexuel ! — et les précipitait, pour finir, chez le psychanalyste du coin.

Il serait oiseux et dégradant de répondre à tant de « contre-vérités », parfois bouffonnes du reste... mais enfin, il faut dire — pour être tout à fait honnête, et révéler ! qu'au fond de ce récipient — inventé par M. Eugène Poubelle, de très haute mémoire — on a tout de même trouvé une vraie perle, petite mais vraie, non pas « japo-

naïve » mais universelle, une perle enfin ! parmi cet agglomérat de folies et d'horreurs, une *vérité* que, par une délicatesse extrême, nous relevons — à savoir :

Un garçon efféminé ne deviendra pas forcément homosexuel, et un futur homosexuel n'a pas obligatoirement des manières de filles.

C'est tout. Ce fut tout. C'est beaucoup.



Un « gentleman » en promenade, détendu... souriant... peut bien s'amuser à ramasser une *vraie* perle, tombée par erreur... jusqu'au tréfonds d'un tas d'ordures... !

« Rendons à César... ce qui est à César ! »

UNE NAUSEABONDE ORDURE...

Sous le titre bilingue *Histoire et anthologie de l'homosexualité*, un certain Jean-Louis Chardans publie, sous les auspices d'un mytique « British Group of Sexological Research » et d'un non moins mytique « Centre d'Etudes et de Documentation pédagogiques », un ramassis de sottises, d'erreurs, de préjugés anti-homosexuels, où traînent, sous une présentation vulgaire et tapageuse, toutes les vieilles traditions (l'homosexuel danger social, le péril homosexuel pour les adolescents, la mafia homosexuelle dans les milieux artistiques, l'homosexuel pervers, confusion entre homosexuel et travestis, etc.). Cette simple citation de la page 68 donne le ton du livre : « Il n'y a qu'une solution à la marée montante de l'homosexualité : il faut punir davantage. »

C'est le genre d'ouvrages qu'on se salit les mains rien qu'à les feuilleter. Aucun Arcadien ne doit ignorer cela : c'est une nauséabonde ordure, rien de plus.

Nous ne sommes certes pas, en Arcadie, partisans de la censure, mais si jamais les lois qui protègent la jeunesse contre les publications dangereuses ont lieu d'être appliquées, c'est bien dans ce cas particulier...

MARC DANIEL.

LIVRES ANCIENS LIVRES NOUVEAUX

C'EST BIZARRE, L'ÉCRITURE

par CHRISTIANE ROCHEFORT (1).

Dans ce court essai, Christiane Rochefort retrace la genèse de *Printemps au Parking* dont j'ai eu l'occasion d'entretenir les Arcadiens.

Il est amusant et instructif de voir comment naissent et vivent les personnages et surtout comment leurs rapports se modifient.

L'expérience n'est pas neuve et, depuis Gide avec le *Journal des Faux-Monnayeurs*, elle a été tentée plus d'une fois.

Ce qui est piquant c'est que dans une première version l'amitié des deux protagonistes Christophe et Thomas restait parfaitement pure et chaste. Et soudain s'impose l'évidence : comment le roman pouvait-il tenir puisque leur amour — et leur amour réciproque était le principal du livre ?

Or il s'agit d'autre chose que d'amour, d'une passion partagée et de l'espèce la plus sauvage.

Et l'auteur d'écrire plaisamment : « Passé toute la soirée à empêcher mes deux gars d'aller au lit. Pas moyen de les tenir. »

Enfin de façon plus précise encore : « Nous avons une passion, c'est sûr, mais que se passe-t-il dans le pantalon ? »

Heureusement le pantalon ne borne pas abusivement l'horizon de Christiane Rochefort.

Mais il lui arrive une curieuse aventure : elle se surprend à reluquer les adolescents, Thomas s'est installé en elle et lui a « fauché » ses yeux.

Il faut savoir gré, à notre auteur, d'avoir évité le piège toujours ouvert : le meurtre de Thomas par Christophe et plus encore d'avoir refusé le rapport névrotique dominé-dominant.

Christiane Rochefort nous promet une suite à *Printemps au Parking*, réjouissons-nous.

SINCLAIR.

(1) Grasset.

MYRA BRECKINRIDGE

de GORE VIDAL.

Myra Breckinridge, depuis sa publication aux Etats-Unis en 1968, se classe parmi les « best-sellers » ; les milieux homophiles de Californie l'ont abondamment commenté (nous y avons d'ailleurs fait allusion dans *Arcadie*)¹ ; un film en a été tiré, avec John Huston, Raquel Welch, Mae West, film dont un ami arcadien, qui l'a vu cet été à New York, dit qu'il est impensable de le voir projeter sur les pudiques écrans français.

La traduction française de ce roman était donc attendue. La voici, très (trop, peut-être) fidèle à l'original (1), et l'on peut maintenant s'interroger sur les réactions du public de notre pays : malgré l'interpénétration des cultures, il me semble que la société décrite dans *Myra Breckinridge* et la psychologie de ses personnages restent bien exotiques pour le lecteur français moyen !

L'œuvre, insolite à tous égards, se présente comme une satire extrêmement acide des milieux hollywoodiens, et surtout d'une certaine société américaine désaxée, au sein de laquelle le jeune Polonais Rusty représente la santé morale et l'honnêteté naïve, jusqu'au jour où...

L'homosexualité joue, curieusement, un rôle à la fois marginal et essentiel dans le livre. (En dire davantage serait trahir le secret du suspense, ce que je n'aurai garde de faire.) Mais il s'agit d'une homosexualité paroxystique, voire caricaturale, que l'auteur prend en quelque sorte comme symbole de la « mutation » interne de la société américaine déboussolée.

S'y ajoute une étonnante érudition cinématographique (les amateurs de cinéma américain des années 30 et 40 en feront leur régal) qui n'est pas l'aspect le moins original du roman.

Sans être à proprement parler une œuvre « érotique » à la mode d'aujourd'hui, *Myra Breckinridge* contient des scènes très osées, dont l'une est même une sorte de chef-d'œuvre du genre en raison de l'imprévu des... positions. Homosexuelles ? Ma foi... Lisez-le, vous verrez bien.

P.S. — On peut s'épargner la lecture des pages 1 à 18, qui sont du charabia prétentieux, illisible et rigoureusement sans intérêt. L'intrigue ne commence qu'à la page 19.

MARC DANIEL.

(1) Gore Vidal, *Myra Breckinridge*, trad. de l'américain par Jean Rosenthal. Ed. Robert Laffont, 1970, in-8°, 281 p., Prix : 17 F. En vente à *Arcadie*.

UNE FEMME SEULE

de LÉOPOLD GOMEZ.

Un relent de « Mont-Dragon », un zest de « Lady Chatterley », quelques pincées de « Veillées des chaumières » et le piment saphique pour épicer le tout : c'est « Une femme seule » de M. L. Gomez. Mais où sont le panthéisme délirant de Lawrence et le libertinage élégant de Margerit ? N'était le sujet scabreux et quelques scènes violentes, ce roman eût enchanté nos grand-mères (1).

Adrienne de Merville déçue par un mari maladroit après avoir tâté d'un beau noir cherche auprès de sa grande brute de garde-chasse le plaisir qui la fuit. Pourquoi mon Dieu puisqu'elle est attirée par les femmes ! Oui, mais sa valse hésitation entre les amours vénales et les amours ancillaires ne la mènera nulle part. La belle Thérèse épouse maltraitée de son garde-chasse se laisse adorer jusqu'au jour où, à la faveur d'un accident survenu à son enfant, elle rencontre le fils d'Adrienne, le beau Philippe, médecin déjà coté et bourreau des cœurs...

Le roman démarre péniblement en style mou, un peu vieillot et soudain dans la seconde moitié l'intérêt s'éveille, l'action se précipite. Le garde-chasse insolent reçoit d'abord un coup de cravache de la comtesse (bien fait pour lui !) et finalement la décharge d'un fusil de chasse, Adrienne étant arrivée juste à temps pour sauver Thérèse de la brute jalouse. Et Thérèse, grande âme, prendra le meurtre à son compte, pour que rien ne vienne entacher la réputation de sa noble maîtresse. Naturellement, invoquant la légitime défense son avocat la fera acquitter. Et c'est à sa sortie de prison qu'Adrienne connaîtra son infortune : Philippe l'ayant devancée à la porte de la prison, elle assistera incognito à l'étreinte de deux amants. Dans les romans chers à nos aïeules Adrienne se fût retirée au couvent discrètement. Ici elle se tue dans un accident de voiture comme il se doit de nos jours. Mais les aïeules seraient contentes tout de même : le prince épousera la bergère doublement libérée de son jules odieux et de son amoureuse transie.

Bien que nous nagions en plein mélodrame la seconde partie m'a donné plus de satisfaction, la lectrice de la « Série Noire » ayant retrouvé sa ration de cadavres ! Quant au saphisme, on reste sur sa faim et la morale est sauve puisque le couple normal de tourtereaux finit, sans même s'en douter, par triompher des méchants et des

(1) C.E.P.E. éditeur. Prix : 12 F.

impurs. C'est pourquoi j'évoquais au début les « Veillées des chaumières ». Tout compte fait, il reste un divertissement acceptable pour les soirées d'hiver et de vaches maigres à la sacro-sainte « Télé ». Ça vaut tout de même mieux que le Schmilblic !

RAPHAELLE SORIANA.

FRANÇAIS, ENCORE UN EFFORT...

de PIERRE HAHN.

Sous un titre emprunté à Sade (façon comme une autre d'annoncer la couleur...), Pierre Hahn présente quelque 350 citations d'auteurs plus ou moins célèbres sur l'homosexualité (1). Elles vont de l'Antiquité biblique ou gréco-romaine à la plus brûlante actualité. Pierre Hahn les a ordonnées en sections, dont l'intitulé est en lui-même un programme (ainsi celui du chapitre III « L'idéologie ambiguë de la répression : le code judéo-chrétien », ou celui du chapitre IV, si typiquement « engagé » : « L'Etat, ses légistes, magistrats, flics »).

Aussi bien, l'auteur (mais peut-on parler d'auteur pour un recueil de citations ?) ne cache pas ses sympathies gauchistes. Il consacre tout un chapitre aux citations des « bannières de mai » (1968, évidemment), avec le sous-titre « Homosexualité : de la Révolte à la Révolution ». On y trouve côte à côte des extraits du célèbre tract « De la misère en milieu étudiant », de « L'Initiation individualiste anarchiste » d'Emile Armand, et une ébouriffante proclamation d'un certain « Comité d'Action pédérastique révolutionnaire » de la Sorbonne en mai 68.

Tout cela, on y croit ou on n'y croit pas ; on s'en enthousiasme ou on s'en irrite (ou on hausse les épaules, selon l'humeur de chacun). Reste un utile recueil de citations dont certaines sont, certes, ultra-rabâchées, mais d'autres sont plus originales et même, parfois, assez rares.

La préface de Pierre Hahn est une tentative de résumé historique de la position sociale de l'homosexuel. On y trouvera des idées intéressantes, très « orientées » évidemment elles aussi. Petit ouvrage de combat sans prétentions scientifiques, il rendra d'utiles services à ceux qui joignent dans une même ferveur homosexualité et ardeur révolutionnaire.

MARC DANIEL.

(1) Pierre Hahn, *Français, encore un effort : l'homosexualité et sa répression*. (Jérôme Martineau, éd., 1970, 211 p. Prix : 25 F.)

ROLAND CADAU

L'ESTHÉTIEN DES ARCADIENS

se tient à votre disposition :

- Nettoyage de peau, soin anti-acnéique
- Soin antiride de choc,

DIPLOME DE L'ACADÉMIE DE SOINS ESTHÉTIQUES DE PARIS

116, boulevard de la Corderie

13 - Marseille (7^e)

Tél. : 52-73-76

UNIQUEMENT SUR RENDEZ-VOUS

INSOLITE

EROTISME

SEXOLOGIE



Livres tabous, revues hors commerce,
Films, diapos, disques, gadgets, etc...

En vente dans nos SEX-SHOPS :

Paris-5^e — 4, rue du Petit-Pont, 10 h à 14 h

Paris-8^e — 34, Champs-Élysées, 10 h à 20 h

Paris-9^e — 33 bis, bd de Clichy, 10 h à 24 h

Paris-15^e — 70, rue Castagnary, 9 h à 19 h

Nice — 4, rue Croix-de-Marbre, 10 h à 22 h

Lyon-5^e — 26, rue du Bœuf (14 h à 2 h du matin)

Lyon-2^e — 29, rue Thomassin

Saint-Etienne — 21, rue Charles-de-Gaulle

Grenoble — 26, avenue Félix-Viallet

ou par correspondance

TRUONG DISTRIBUTION

91-LINAS

Envoi direct et immédiat

Important catalogue AR illustré de 1 600 titres contre 4 timbres

HOTEL DE L'ESPERANCE

15, rue Pascal — PARIS-5° — Tél. : 707-10-99

au QUARTIER LATIN

HOTEL STAR (avec ascenseur)

87, avenue Emile-Zola — PARIS-15° — Tél. : 828-48-22

HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal — Paris-15° — Tél. : 828-09-13

Dirigé par un Arcadien

*Ayez des cheveux adaptés,
afin d'obtenir le volume de coiffure désirée*

POSTICHEUR

HOMMES ET DAMES — Spécialiste TOP-MAN

COIFFURE DAMES

RENÉ DUCHANGE

29, boulevard Rochechouart, PARIS-9°

Téléphone : 878-88-14

Remise aux Arcadiens



*Le Spécialiste du Sous-Vêtement
Américain en Cuir*

**BOY'S
CUIR**

Ecrire à
Boy's - Cuir * B.P. 33-05
13 - MARSEILLE - 5°

★

CATALOGUES et TARIFS
Joindre 5^f pour Frais d'Expédition

Egalement Vêtements Caoutchouc pour la Chasse, la Pêche et Loisirs